

Ses gestes et même son visage
 me semblaient toujours quelque peu sinistre.
 Ses mains, que j'imaginai couvertes de sang,
 avaient quelque chose de bestial.)
 Je me demande encore aujourd'hui
 si mon père connaissait saint François d'Assise.

Le Carême était beau.
 De cette même beauté
 qui vous fait dire d'une chanson triste qu'elle est belle
 puisqu'elle nous fait pleurer d'émotions.
 Il était beau, parce que prometteur:
 Pâques ne manquait jamais à son rendez-vous.
 Il était beau
 puisqu'il engendrait sa propre et solennelle noblesse,
 sa sombre ambiance de douleurs inévitables.
 Il nous rappelait le tragique de la destinée humaine
 et ses exigences étaient pour nous rendre plus sensibles
 aux besoins des autres
 moins égoïstes que nous l'étions d'habitude.
 Il était beau
 parce qu'il rassemblait la famille entière
 dans une étreinte ritualiste
 symbole d'une charité universelle.
 Il était beau puisqu'il créait chez nous
 une sorte de paisible atmosphère monacale.
 Il était libre puisqu'il nous fournissait plus de temps
 pour lire et pour écouter les autres.

Le Carême était beau
 puisqu'après quarante jours ce refoulement
 accumulé exploserait soudainement
 pour remplir l'univers tout entier
 de sa lumière et de sa joie.

A cette époque nous savions tout au fond de nous-mêmes
 que Pâques--n'importe quelle Pâques--
 ne nous serait pas accordée
 sans au préalable un temps d'austérité et de purification.
 Après tout, que serait le mystère pascal
 s'il ne se distinguait clairement
 de tout autre mystère?
 Notre Pâques à nous ne risquait jamais
 un tel danger.

Merci, chers parents,
 de cette insigne sagesse.